

Marco Modenesi

## Au pays où les mandragores exhalent leur parfum

Robinson et le *Cantique des cantiques*

Même si l'attention du lecteur et parfois des critiques est souvent attirée par d'autres aspects de son écriture et de sa composition, *Vendredi ou les limbes du Pacifique*<sup>1</sup> (1967) présente un intertexte biblique impossible à ignorer, pour ce qui est de sa fréquence et pour ce qui concerne sa fonction dans le roman de Michel Tournier.

En 1988, dans le cadre d'un dialogue avec Arlette Bouloumié, qui le considère comme "un grand lecteur de la Bible"<sup>2</sup>, Tournier ripostait, fort probablement avec une nuance de fausse modestie:

Ma culture théologique est tout à fait nulle. En dehors de *la Bible* en 20 volumes de l'abbé Trochon (P. Lethellieux [*sic*] éditeur 1894) que je dois à mon grand-oncle, l'abbé Gustave Fournier (frère de mon grand-père maternel), je n'ai guère lu que Renan et des ouvrages de vulgarisation comme ceux de Daniel Rops dont j'ai été l'élève au lycée Pasteur en 1940.<sup>3</sup>

Cela n'empêche que son Robinson connaît de longs et fréquents moments de lecture de *la Bible*, le seul livre, d'ailleurs, qui survit, avec lui, au naufrage de la *Virginie* qui le jette sur une île inconnue du Pacifique, le 30 septembre 1759:

Je lis chaque jour la Bible. Chaque jour aussi je prête pieusement l'oreille à la source de sagesse qui parle en moi, comme en chaque homme. Je suis parfois

---

<sup>1</sup> Toutes les citations renvoient à Michel Tournier, *Vendredi ou les limbes du Pacifique* (Paris: Folio-Gallimard, 1983). Dorénavant: VLP.

<sup>2</sup> Arlette Bouloumié, *Michel Tournier. Le roman mythologique* (Paris: José Corti, 1988), 55.

<sup>3</sup> *Ibid.*, 252. *La Sainte Bible* à laquelle Tournier fait allusion présente le texte de la *Vulgate* en latin avec la traduction française en regard, qui s'accompagne d'amples commentaires "théologiques, moraux, philologiques, historiques, etc., rédigés d'après les meilleurs travaux anciens et contemporains", comme on lit dans la page de grand titre de l'ouvrage. Cette édition assurerait déjà une compétence sur la *Bible* qui dépasse une lecture de base.

effrayé de la nouveauté de ce que je découvre et que j'accepte cependant, car aucune tradition ne doit prévaloir sur la voix de l'Esprit Saint qui est en nous.<sup>4</sup>

Comme on peut le comprendre d'après cette citation, la dimension spirituelle de Robinson – britannique né le 19 décembre 1737 – se façonne à partir de ce que la *Bible* semble lui apprendre et de ce qu'il considère comme la voix du Saint Esprit qui parle en lui comme en tout être humain.

Cet aspect du personnage est clairement motivé par sa formation individuelle et par les événements tragiques dont il est la victime:

Avant de se mettre au travail, Robinson lut à haute voix quelques pages de la Bible. Élevé dans l'esprit de la secte des Quakers – à laquelle appartenait sa mère –, il n'avait jamais été un grand lecteur des textes sacrés. Mais sa situation extraordinaire et le hasard – qui ressemblait si fort à un décret de la Providence – grâce auquel le Livre des livres lui avait été donné comme seul viatique spirituel le poussaient à chercher dans ces pages vénérables le secours moral dont il avait tant besoin.<sup>5</sup>

Très attachée, comme le père, à la secte des Quakers, [la mère de Robinson] rejetait l'autorité des textes sacrés aussi bien que celle de l'Église papiste. Au grand scandale de ses voisins, elle considérait la Bible comme un livre dicté par Dieu certes, mais écrit de main humaine et grandement défiguré par les vicissitudes de l'histoire et les injures du temps.<sup>6</sup>

Si, donc, la situation contingente de Robinson le pousse vers une fréquentation presque quotidienne des Écritures, à savoir vers une lecture directe de la *Bible* qui tend à devenir le viatique de son existence, il hérite de sa mère – “pilier de vérité et de bonté”<sup>7</sup>, dans son souvenir – une forte marge d'émancipation par rapport à la lettre du texte sacré.

Les effets de cette unique lecture se manifestent aussi par un foisonnement d'allusions et de citations relevant du texte biblique dans le *Log-Book* de Robinson, auxquelles s'accompagnent celles qu'on trouve dans le récit, à la troisième personne, du narrateur.

Le premier regard que Robinson jette sur l'île lui offre, ainsi, un “paysage d'Apocalypse”<sup>8</sup>; Robinson attache “un prix infini au pain” parce que c'est l'“unique nourriture citée dans le *Pater*”<sup>9</sup>; la fureur qui le possède au moment de la trahison qu'il essuie, à ses yeux, de la part de Vendredi, “c'est le déluge noyant sur toute la terre l'iniquité humaine, c'est le feu du ciel calcinant Sodome et Gomorrhe, ce sont les Sept Plaies d'Égypte châtiant l'endurcissement

---

<sup>4</sup> *VLP*, 50.

<sup>5</sup> *Ibid.*, 26-27.

<sup>6</sup> *Ibid.*, 107.

<sup>7</sup> *Ibid.*, 108.

<sup>8</sup> *Ibid.*, 30.

<sup>9</sup> *Ibid.*, 46.

de Pharaon”<sup>10</sup>. C’est encore une citation de l’*Ecclésiaste* (IV 6-12) qui stigmatise sa condition de solitaire dans l’île. Et Robinson fait recours à des citations du *Livre d’Osée* (II 4), du *Livre de Jérémie* (là où le prophète se réfère à la vigne bâtarde, II 20-24), du *Livre d’Isaïe* (XXX 27-28 et 30) et du chapitre XXXIX du *Livre de la Genèse* pour laisser exploser sa colère et donner libre cours à la rage qui le déchire à la suite de l’outrage qu’il ressent avoir subi dans sa seule histoire d’amour insulaire.

De même, l’état de profonde détresse et de dérélition du naufragé semble à la base des interprétations, parfois simplistes et souvent naïves, du texte biblique que Robinson ne lit qu’en rapport avec sa situation individuelle et qu’il applique exclusivement à la seule réalité contingente dont il fait expérience dans l’île.

Et voilà que lorsqu’il pense à construire un bateau pour se sauver, il croit “trouver dans le chapitre IV de la *Genèse* – celui qui relate le Déluge et la construction de l’arche par Noé – une allusion évidente au navire de salut qui allait sortir de ses mains”<sup>11</sup>. Il ne sépare pas le bon grain de l’ivraie parce qu’il “ne p[eu]t enfreindre la parole évangélique qui commande de ne pas séparer le bon grain de l’ivraie avant la moisson”<sup>12</sup> et lorsque l’île devient source de plaisir, comme au moment où il trouve une petite source d’eau douce à boire, il voit “flamber la promesse de Moïse: *Enfants d’Israël, je vous ferai entrer dans une terre ruisselante de lait et de miel*”<sup>13</sup>.

Cette terre est évidemment l’île dont Robinson est, pendant longtemps, le seul habitant humain.

La critique a bien et souvent éclairé les étapes à travers lesquelles évolue le rapport entre Robinson et sa terre d’accueil involontaire. Cette évolution, en très grandes lignes, passe d’un pôle négatif à un pôle positif comme en témoigne, à un moment donné du long séjour forcé de Robinson, le changement du prénom qu’il décide d’attribuer à cette terre, de Désolation à Speranza:

Ayant été frappé en lisant la Bible de l’admirable paradoxe par lequel la religion fait du désespoir le péché sans merci et de l’espérance l’une des trois vertus théologiques, il décida que l’île s’appellerait désormais *Speranza*, nom mélodieux et ensoleillé qui évoquait en outre le très profane souvenir d’une ardente Italienne qu’il avait connue jadis quand il était étudiant à l’Université de York.<sup>14</sup>

Si à la base de ce nouveau baptême, il y a donc encore une fois un souvenir biblique, une vague motivation théologique, le nom de *Speranza* introduit aussi le côté sensuel dont l’île se pare au fur et à mesure que se modifie le regard que Robinson pose sur elle.

---

<sup>10</sup> *Ibid.*, 176.

<sup>11</sup> *Ibid.*, 27.

<sup>12</sup> *Ibid.*, 57.

<sup>13</sup> *Ibid.*, 113.

<sup>14</sup> *Ibid.*, 45.

Si au premier abord, il lui paraissait “tout à coup que l’île, ses rochers, ses forêts n’étaient que la paupière et le sourcil d’un œil immense, bleu et humide, scrutant les profondeurs du ciel”<sup>15</sup> et que cette image “l’obsédait au point qu’il dût renoncer à son attente contemplative”<sup>16</sup>, par la suite, l’anthropomorphisation de l’île s’avère décidément plus envoûtante:

Il lui semblait d’ailleurs, en regardant d’une certaine façon la carte de l’île qu’il avait dessinée approximativement, qu’elle pouvait figurer le profil d’un corps féminin sans tête, une femme, oui, assise, les jambes repliées sous elle, dans une attitude où l’on aurait pu démêler ce qu’il y avait de soumission, de peur ou de simple abandon. Cette idée l’effleura, puis le quitta. Il y reviendrait.<sup>17</sup>

Pendant les premiers temps, Speranza est simplement un domaine à gérer, une terre à soumettre, qui en arrive à porter “la signature personnelle, inimitable de Robinson, imprimée dans la roche même, et donc indélébile, éternelle”; “– comme une de ces vaches à demi sauvages de la prairie argentine, marquées pourtant au fer rouge – [elle] port[e] [...]” alors “le sceau de son Seigneur et Maître”<sup>18</sup>.

Petit à petit, sa nature se modifie et lorsque Robinson dépose “ses attributs de gouverneur-général-administrateur”, Speranza n’est “plus un domaine à gérer, mais une *personne*, de nature indiscutablement féminine, vers laquelle l’inclinaient aussi bien ses spéculations philosophiques que les besoins nouveaux de son cœur et de sa chair”<sup>19</sup>.

Une nature féminine qui, après une période pendant laquelle elle “se charg[e] de tous les attributs de la maternité”<sup>20</sup>, se métamorphose finalement en une femme hautement désirable et séduisante.

C’est dans le cadre sensuel et vaguement voluptueux d’une “prairie doucement vallonnée, coupée de cluses et de talus que couvr[e] un pelage d’herbe de section cylindrique – comme des poils – et de couleur rosâtre” et que Robinson appelle justement la “combe rose”<sup>21</sup>, que Speranza s’offre à lui comme “un grand corps tellurique, brûlé toute la journée par le soleil”<sup>22</sup>, une “présence presque charnelle” qui le réchauffe et le trouble: “Elle était nue, cette terre qui l’enveloppait”<sup>23</sup>.

Cette nudité envoûte Robinson et l’incite à se libérer de ses propres vêtements. Nu à son tour, ventre à terre, les bras en croix, le visage plongé dans l’herbe, il peut enfin embrasser cet énorme corps convoité et surtout le posséder.

---

<sup>15</sup> *Ibid.*, 23.

<sup>16</sup> *Ibidem.*

<sup>17</sup> *Ibid.*, 46.

<sup>18</sup> *Ibid.*, 57.

<sup>19</sup> *Ibid.*, 102.

<sup>20</sup> *Ibid.*, 107.

<sup>21</sup> *Ibid.*, 127.

<sup>22</sup> *Ibid.*, 126.

<sup>23</sup> *Ibidem.*

Lorsqu'il se relève, "dans le vent, un peu étourdi"<sup>24</sup>, Robinson est désormais "celui qui épousa la terre"<sup>25</sup>.

Peu de pages après cet épisode, le roman reprend, en écho à l'union charnelle entre Robinson et Speranza, le *Livre d'Isaïe*:

*Tu seras une couronne d'honneur dans la main de Yahweh,  
Une tiare royale dans la main de notre Dieu.  
On ne te nommera plus Délaissée et on ne nommera plus ta terre Désolation,  
Mais on t'appellera Mon-plaisir-en-elle et ta terre l'Épousée.  
Car Yahweh mettra son plaisir en toi, et ta terre aura un époux...*

Isaïe, LXII<sup>26</sup>

La citation, d'un côté, confirme la technique de composition intertextuelle relevant de la *Bible* qu'on a reconnue comme l'un des traits typiques du roman. De l'autre, elle définit davantage – à travers les versets du texte sacré qui traduisent presque parfaitement les derniers événements vécus par le naufragé – le nouveau statut de Speranza.

C'est encore une fois la *Bible* qui vient, alors, en aide à Robinson pour lui dicter la manière de proclamer et surtout de célébrer son lien d'amour, de désir et de plaisir avec Speranza. Et pour évoquer cet amour incomparable et ce sentiment sublime, Robinson ne peut que faire recours au chant d'amour superlatif de la *Bible*, au *Cantique des cantiques*:

Debout sur le seuil de la Résidence, devant le lutrin sur lequel s'ouvrait la Sainte Bible, Robinson se souvenait en effet qu'un jour très lointain il avait baptisé cette île *Désolation*. Or ce matin-là avait une splendeur nuptiale et Speranza était prosternée à ses pieds dans la douceur des premiers rayons du levant. Un troupeau de chèvres descendait d'une colline, et les chevreaux soudain emportés par la pente et par l'excès de leur vitalité déboulaient et rebondissaient, comme des balles. À l'ouest le pelage doré d'un champ de blé mûr ondulait sous la caresse d'un vent tiède. Un bouquet de palmiers masquait à moitié l'éclat argenté de la rizière hérissée d'épis adolescents. Le cèdre géant de la grotte ronfla comme un orgue. Robinson tourna quelques pages du Livre des livres, et ce qu'il lut n'était rien d'autre que le cantique d'amour de Speranza et de son époux. Il lui disait:

*Tu es belle, mon amie, comme Thirsa, charmante comme Jérusalem.  
Tes cheveux sont comme un troupeau de chèvres suspendues aux flancs de la montagne de Galaad.  
Tes dents sont comme un troupeau de brebis qui remontent du lavoir.  
Chacune porte deux jumeaux, et parmi elles il n'en est pas de stérile.  
Ta joue est comme une moitié de grenade derrière son voile.  
La courbure de tes reins est comme un collier, œuvre d'un artiste.  
Ton nombril est une coupe arrondie où le vin aromatisé ne manque pas.*

---

<sup>24</sup> *Ibid.*, 127.

<sup>25</sup> *Ibid.*, 126.

<sup>26</sup> *Ibid.*, 134.

*Ton ventre est un monceau de froment entouré de lis.  
Tes seins sont comme deux faons, jumeaux d'une gazelle.  
Ta taille ressemble au palmier, et tes seins à ses grappes.  
J'ai dit: je monterai au palmier, j'en saisirai les régimes.  
Que tes seins soient comme les grappes de la vigne, le parfum de ton souffle  
comme celui des pommes, et ton palais comme un vin exquis.*

Et Speranza lui répondait:

*Mon bien-aimé est descendu dans mon jardin aux parterres de baumiers pour y  
faire paître son troupeau et pour cueillir des lis.  
Je suis à mon bien-aimé et mon bien-aimé est à moi, il fait paître son troupeau  
parmi mes lis.  
Viens mon bien-aimé, sortons dans les champs,  
Passons la nuit dans les villages.  
Dès le matin nous irons aux vignes, nous verrons si la vigne bourgeoine.  
Si les bourgeons se sont ouverts, si les grenades sont en fleur.  
Là je te donnerai mon amour,  
Les mandragores feront sentir leur parfum!*

Elle lui disait enfin comme si elle avait lu en lui ses méditations sur le sexe et sur la mort:

*Pose-moi comme un sceau sur ton cœur,  
Comme un sceau sur ton bras,  
Car l'amour est fort comme la mort!*

... Ainsi Speranza était-elle douée désormais de la parole. [...] La Bible débordante d'images qui identifient la terre à une femme ou l'épouse à un jardin accompagnait ses amours du plus vénérable des épithalames. Robinson connut bientôt par cœur ces textes sacrés et brûlants, et lorsqu'il traversait le bois des gommiers et de santals pour se rendre à la combe rose, il proférait les versets de l'époux, puis se taisant, il écoutait chanter en lui les répons de l'épouse. Il était prêt alors à se jeter dans un sillon de sable et, posant Speranza comme un sceau sur son cœur, à apaiser en elle son angoisse et son désir.<sup>27</sup>

La portée de la citation – la plus longue et la plus articulée du roman – témoigne de l'importance que Tournier lui accorde.

La citation en elle-même est le résultat d'une compilation qu'opère l'écrivain à partir de la traduction française qui en est la source et qui est fort probablement celle du Chanoine Augustin Crampon<sup>28</sup>, dans l'édition de 1923.

Les pages de la *Bible* que Robinson ouvre au hasard, de manière très significative pendant un matin d'"une splendeur nuptiale", sont le résultat d'un assemblage<sup>29</sup> d'extraits appartenant aux chapitres VI à VIII du *Cantique des cantiques*.

---

<sup>27</sup> *Ibid.*, 134-136.

<sup>28</sup> Cf. *Cantique des cantiques*, <http://www.jesusmarie.free.fr>. La traduction d'Augustin Crampon (1826-1894) aurait comme point de départ les textes en hébreux, araméen et grec.

<sup>29</sup> Les cinq premiers versets prononcés par l'Époux appartiennent (avec quelques suppressions) au chap. VI du *Cantique* (4-7) alors que les suivants relèvent de chap. VII (2-4

Le livre biblique se charge ainsi de traduire le dialogue amoureux de Speranza et de celui que le narrateur n'hésite plus à définir comme son époux. Dans le roman, les propos de ce dernier sont le résultat de la combinaison des versets attribués à l'Époux et au Chœur dans le *Cantique*, alors que les répons de Speranza – selon la même technique de composition – relèvent des versets de l'Épouse, à une exception près: les trois derniers versets se rapportant à Speranza sont attribués, dans le texte de la *Vulgate*, à l'Époux.

La lecture de la *Bible* se fait, par ailleurs, dans un paysage dont les éléments (les *premiers rayons du levant, un troupeau de chèvres, des chevreaux, un champ de blé mûr qui ondule sous la caresse d'un vent tiède, un bouquet de palmiers, l'éclat argenté de la rizière hérissée d'épis adolescents, le cèdre géant de la grotte*) s'accordent à la "nature enchanteresse", au "décor coloré et parfumé dont le pouvoir de suggestion est irrésistible"<sup>30</sup> qui composent le cadre spatial du *Cantique des cantiques*.

De même, le "cantique d'amour" privilégie, dans un réseau composé de plusieurs catégories de sensations à savourer, le blason anatomique exaltant la beauté de Speranza, qui éveille et qui excite tous les sens.

Sur le mode du texte biblique, entre Speranza et Robinson aussi "le désir et le plaisir mutuel s'entrelacent et font écho dans les mots tendres qu'ils expriment l'un envers l'autre"<sup>31</sup>.

La première réplique de Speranza, pour sa part, s'appuie sur l'une des métaphores-clé du *Cantique*, celle qui fait de la femme un beau jardin sensuel, un *hortus conclusus* qui renvoie facilement à la nature même d'une île.

Cependant, Tournier s'offre le loisir de minuscules modifications. Si dans le *Cantique*, l'Épouse affirme que le bien-aimé "est descendu dans *son* jardin", Tournier remplace le possessif de troisième personne par celui de la première du singulier, ce qui pourrait suggérer davantage l'identité autonome de Speranza. La substitution de l'article *les* (de la version d'origine) par l'adjectif possessif *mes* dans la phrase "il fait paître son troupeau parmi *mes* lis" pourrait répondre à la même exigence.

D'autres modifications de Tournier semblent aller dans la direction d'un raffinement stylistique. C'est le cas de l'image "les grenadiers sont en fleurs" que Tournier remanie presque imperceptiblement dans "les grenades sont en fleur", où l'on insiste davantage sur l'évocation d'un des fruits à savourer dont le jardin est riche, tout en gardant l'élément floral. Sur la même ligne d'intervention, "Mets-moi comme un sceau sur ton cœur" devient "Pose-moi comme un sceau sur ton cœur".

---

et 8-9); la première réplique de Speranza vient du chap. VI (2-3) pour ce qui est du début et du chap. VII (12-14) pour le reste. Sa seconde réplique est extraite du chap. VIII (6).

<sup>30</sup> Dominique Millet-Girard, *Le signe et le sceau. Variations littéraires sur le Cantique des cantiques* (Paris: Droz, 2010), 59.

<sup>31</sup> Ronald Bergey, "La célébration de la sexualité: le *Cantique des cantiques*", *La Revue réformée*, <http://larevuereformee.net/articlerr/n229/la-celebration-de-la-sexualite-le-cantique-des-cantiques>.

Comme le narrateur le souligne, le *Cantique des cantiques* entre en jeu à cause du genre littéraire auquel on peut le ramener, c'est-à-dire comme le "plus vénérables des épithalames", qui scelle (comme, d'ailleurs, l'évocation du *sceau* l'indique ouvertement) l'union, à la fois sacrée et brûlante, entre Robinson et Speranza.

L'écart plus significatif par rapport au *Cantique des cantiques* de Crampon est à déceler dans la réplique de Speranza, dans le passage qui annonce: "Les mandragores feront sentir leur parfum!".

Le texte de *Vendredi ou les limbes du Pacifique* déplace ainsi vers le futur une situation qui, dans le texte biblique, se produit dans le présent du dialogue érotique ("Les mandragores font sentir leur parfum") et qui participe, justement de cette manière, à la symphonie d'arômes aphrodisiaques qui caractérise le beau jardin sensuel évoqué par le *Cantique*.

Le roman même fait ressortir l'importance de cette modification textuelle, étant donné que le narrateur reprend explicitement une seconde fois ce verset lorsque Robinson s'aperçoit, un an plus tard, que "ses amours provoquaient un changement de végétation dans la combe rose"<sup>32</sup>. Une plante nouvelle – "qu'il n'avait vu nulle part ailleurs dans l'île"<sup>33</sup> – prolifère, en effet, aux endroits de la combe rose où Robinson s'est uni à Speranza.

L'étrangeté de ces plantes l'empêche de les cueillir ou de les goûter comme il a toujours fait pour la flore de l'île. Robinson, plutôt, s'interroge longuement sur leur origine. C'est alors que le *Cantique* revient à son esprit pour l'éclairer:

Il avait fini par chercher un dérivatif à cette préoccupation sans issue, quand un verset du *Cantique des cantiques*, qu'il avait mille et mille fois répété sans y attacher d'importance, lui apporta une soudaine illumination: "Les mandragores feront sentir leur parfum", promettait la jeune épousée. Était-il possible que Speranza tînt cette promesse biblique?<sup>34</sup>

Le remplacement du présent par le futur dans la citation biblique permet donc de transformer une assertion descriptive en ce qui, selon la lecture et l'interprétation de Robinson, s'avère une promesse d'avenir formulée par Speranza:

C'était bien cela, ses amours avec Speranza n'étaient pas demeurées stériles: la racine charnue et blanche, curieusement bifurquée, figurait indiscutablement le corps d'une petite fille.<sup>35</sup>

Cette racine anthropomorphe est bien évidemment une mandragore, née de la fécondation de la terre, de Speranza, de la part du liquide séminal de Robinson.

---

<sup>32</sup> VLP, 136.

<sup>33</sup> *Ibid.*, 137.

<sup>34</sup> *Ibidem.*

<sup>35</sup> *Ibidem.*

En passant à travers l'écho des légendes médiévales<sup>36</sup> et fort probablement du romantisme allemand que Tournier – germaniste de formation – a certainement fréquenté, Speranza parachève ainsi son union avec Robinson:

Désormais, avec la bénédiction de la Bible, un lien plus fort et plus intime l'attachait à Speranza. Il avait humanisé celle qu'il pouvait bien désormais appeler son épouse d'une façon incomparablement plus profonde que toutes les entreprises du gouverneur.<sup>37</sup>

Les mandragores, annoncées par la voix de Speranza à travers sa version du *Cantique des cantiques*, et que Robinson considère comme ses filles, relèvent ainsi de la fécondité de cette union et témoignent, aux yeux du naufragé, de la bénédiction divine enfin accordée à leur union.

La présence du *Cantique des cantiques* dans le roman de Michel Tournier relève, en premier lieu, du système intertextuel biblique qui est l'un des traits spécifiques de la structure du texte. Du point de vue de l'histoire, la fréquentation presque quotidienne de la *Bible* est donc motivée aussi (et, peut-être, surtout) par le fait qu'il s'agit du seul livre que le naufragé possède. En même temps, cet expédient permet à l'auteur de sonder la dimension spirituelle de Robinson, dans le cadre d'une plus vaste focalisation sur sa sphère intérieure.

Le *Cantique des cantiques* cependant se prête de manière merveilleuse à exprimer l'amour sublime qui parvient à lier Robinson et Speranza.

D'abord, le *Cantique*, par l'une de ses spécificités, sa nature de poésie encomiastique, permet de tisser un magnifique blason qui se fait l'éloge de la beauté extraordinaire du corps féminin qu'est l'île.

Le *Cantique*, ensuite, par sa nature de chant de noces, scelle et surtout – par son statut d'Écriture sainte – sacre les épousailles entre l'île et le naufragé.

Il est assez évident, par ailleurs, que, dans la lecture de Tournier, "l'amour célébré dans le *Cantique des cantiques* est la sexualité humaine"<sup>38</sup> à laquelle se joint, parfois par une touche de merveilleux, celle de la dimension tellurique de Speranza.

La jouissance sensuelle suprême que le *Cantique* évoque, et qui se fait aussi la marque du lien entre Robinson et Speranza, annonce, enfin, un accomplissement mutuel même dans l'évocation des mandragores, auxquelles on attribuait "la propriété d'exciter l'amour", mais aussi "de donner la fécondité"<sup>39</sup>. Fécondité que proclame la naissance de la progéniture de Robinson et Speranza, les petites filles que sont – aux yeux de Robinson – les mandragores, témoignage de l'union entre l'Homme et la Terre.

---

<sup>36</sup> Cf. Arlette Bouloumié, s.v. *Mandragore*, dans Pierre Brunel, dir., *Dictionnaire des mythes littéraires* (Monaco: Éditions du Rocher, 1988), 996-1007: "Le pendu du Moyen Age dont les dernières gouttes de liqueur séminale donnent naissance à la mandragore" (998).

<sup>37</sup> VLP, 138.

<sup>38</sup> Bergey, "La célébration de la sexualité".

<sup>39</sup> *Le Cantique des cantiques*, dans *La Sainte Bible*, traduite en français sous la dir. de l'École biblique de Jérusalem (Paris: Cerf, 1961), 866 (glose d).

Le *Cantique des cantiques* tel qu'il participe de l'histoire de Robinson et de l'île Speranza est donc un "livre [...] qui ne parle pas de Dieu et qui emploie le langage d'un amour passionné"<sup>40</sup> dont Robinson ne peut donner qu'une interprétation à la lettre, comme il fait pour tout passage de la *Bible*.

Il serait, d'ailleurs, incohérent vis-à-vis du personnage – mais aussi bien de la fonction que le *Cantique* doit exercer selon les enjeux que Tournier confie à son roman – de lui donner accès, d'une manière ou d'une autre, à une interprétation allégorique ou symbolique.

Sans jamais lui ôter son statut de livre sacré, seule l'interprétation érotique va, ainsi, s'imposer et prévaloir et le *Cantique des cantiques* devient, alors, avant tout et surtout l'éblouissant "cantique d'amour de Speranza et de son époux"<sup>41</sup>.

---

<sup>40</sup> *Ibid.*, 856.

<sup>41</sup> *VLP*, 135.